SIXIEME ANNEE. — N° 241. — PRIX : 20 FRANCS. MERCREDI 27 AVRIL 1949

CARREFOUR

DIRECTION, REDACTION, PUBLICITE : 114, AVENUE DES CHAMPS-ELYSEES, PARIS-VIIIe CHEQUES POSTAUX : PARIS 1937-30 TEL. : ELYSEES 93-01

ONDES AMÈRES

par Françoise GIROUD

On peut penser ce que l'on veut de la Radio. On peut surtout ne pas l'écouter. Mais on ne peut pas nier que plus de cinq millions de postes officiellement déclarés répandent chaque jour sur la France les programmes qui s'élaborent dans les tristes bureaux de la Radiodiffusion.

Or ces programmes vont être amputés de l'une des émissions qui bénéficient d'une large audience.

Monsieur Prudent, concierge, résumait tous les mercredis soir, avec anecdotes à l'appui, les griefs que des millions de citoyens nourrissent contre ceux qu'ils appellent indistinctement : « On », ou « Ils ».

« On » se moque de nous. « Ils » ne savent pas ce qu'ils font.

Monsieur Prudent, c'est-à-dire Max Régnier, est l'enfant terrible de la Radio, l'empêcheur d'émettre en rond. Il a l'audace de refuser toute censure, y compris celle que lui opposa M. Ramadier lorsqu'il déclara au micro : « Je sais pourquoi les journaux n'ont que quatre pages. C'est parce que tout le papier sert à imprimer des billets de banque. »

L'affaire fit grand bruit à l'époque.

Arraché, puis réintégré au vaste giron de la Radio, Max Régnier le Subversif signa un contrat pour douze émissions.

Son contrat se termine : il part, et le bruit court que l'on ne fera rien pour le retenir, bien qu'il ait l'oreille et même les oreilles d'une grosse partie du public.

Pourquoi Monsieur Prudent, concierge, ferme-t-il sa loge ? A qui ses propos déplaisent-ils ? Il ne faut jamais poser de question quand il s'agit de la Radio.

Tout le monde hausse les épaules d'un air profondément découragé. Ceux qui la font, et ceux qui l'écoutent.

Ceux qui la font, on sait qu'ils font ce qu'ils peuvent, et qu'ils ne peuvent pas beaucoup.

Ils ne peuvent pas, semble-t-il, faire une radio spirituelle mais conformiste, de bonne tenue artistique mais largement écoutée. Ils ne peuvent pas faire ce miracle. Alors ils se contentent de faire du bruit.

Comment peut-on attendre de quelques hommes et d'une poignée de fonctionnaires mal payés, soumis à toutes sortes de pressions et d'oppressions, qu'ils lassent, pendant 184 heures par semaine, un bruit agréable à dix millions d'oreilles au gouvernement et à ses opposants ?

Quand, au sein d'une simple famille, on se bat parce que le fils de la maison veut écouter les reportages sportifs, tandis que la mère préfère Tino Rossi, que la fille veut Yves Montand et que le père excédé finit par fermer son poste en songeant au bon concert de musique symphonique qu'il rate, comment mettrait-on tous les auditeurs d'accord ?

Sur 184 heures hebdomadaires d'émission, j'ai réussi à en trouver six qui conviennent à mes goûts personnels. Je ne dirai pas ici lesquelles, pour ne faire aux auteurs des autres nulle peine, même légère, mais l'auditeur le plus difficile doit pouvoir en trouver autant.

Six heures par semaine pour 44 fr. 20, trois cent douze heures pour 750 fr. par an, allons ! ce n'est pas cher.

Envisagée sous cet angle, la radio cesse d'être l'un des produits les plus navrants de l'administration, pour devenir une source de distractions économiques et de plaisirs raffinés : celui, par exemple, de couper brutalement la parole à l'un de ces intrusables parleurs qui poussent l'indiscrétion jusqu'à venir bavarder dans votre propre salon.

Là, ce n'est plus de la radio, c'est de la bavardaio.

Mais si ce point de vue vous irrite, si vous vous sentez en droit d'exiger de la Radio des émissions plus dignes d'être « nationales » ou « parisiennes », comme les chaînes l'indiquent, alors protestez !

En fait, les élaborateurs de programmes ne peuvent pas tenir compte du goût des auditeurs, puisqu'ils l'ignorent. Un referendum organisé l'année dernière a provoqué 248.564 réponses. Pour 5.882.284 postes. Une goutte d'eau dans les ondes, mais une goutte d'eau qui nous contraint d'avaler des rasades de médiocrité.

C'est peut-être cette médiocrité que réclame la majorité du public. Mais on aimerait en être sûr avant de s'y résigner, ou de lui dénier le droit de décider que la voix de la France doit avoir celle de Bourvil.

LA GUERRE DES DEUX COLOMBES A COMMENCÉ

PREMIER COMMUNIQUÉ :

"Les Rouges repoussent aisément à Pleyel les patrouilles de M. GARRY DAVIS..."

STALINE. — Attention ! c'est Sartre sur un appareil à réaction.

Avec la troupe du Nouveau-Colombier

par Pierre-Louis BERTHAUD

Voilà dix ans que le communisme a mobilisé tour à tour toutes les « grues métaphysiques » qu'avait bafouées sa jeunesse : liberté, *Marseillaise*, patrie, démocratie. Une à une, on voyait ces captives empoignées et col'ées d'autorité au premier rang : celui que l'on pousse en avant, pour masquer le bataillon en marche.

Après 1945, on tenta de même d'enrôler la Résistance ; mais il suffit de quelques voix claires pour décourager les sergents recruteurs.

Cet hiver, une dernière recrue a reçu sa feuille de route : la Paix a été sommée de rejoindre, avec plusieurs classes d'autres ressortissantes, satellites et obligés, pour former la section colombophile de l'armée rouge, le 20 avril, à Paris, faubourg Saint-Honoré, salle Pleyel, à l'enseigné du congrès de ses « partisans ».

Là, selon un programme aussi minutieusement réglé que le déclenchement, d'une émeute, Nicolas, métropolite orthodoxe, devait ouvrir l'assemblée ; Zillacus, lui, faire la doctrine ; un évêque magyar schismatique dire l'action de grâces au nom de Mindszenty et l'abbé Boulier insouciant des « non licet » de ses supérieurs, faire office de bedeau et de chasse-chiens.

Pour la partie artistique, Paul Robeson avait promis de chanter, sur un rythme de jazz, le dernier hymne officiel des Soviets. Mais de plus obscurs ont été conviés à la démonstration : on entend des homélies kalmouques, des ritournelles polonaises qui ne font pas oublier Chopin, des obsécrations hindoustanes et d'israélienes lamentos ; des récitants, à perte d'haleine, égrènent à la tribune des litanies interminables où le mot « paix » revient à chaque répons ; des mères versent des pleurs et proférent les plus classiques détestations ; des enfants apportent des palmes, des soldats font offrande de leurs médailles, tandis que M. Joliot, dit Curie, avec non moins de science que de conscience, crache en public sur son pays.

A la même minute, Mao Tse Toung, l'arme au poing, fonce, des déserts de Mongolie, vers Shanghaï et les ports de Chine ; les rebelles grecs reprennent l'assaut contre Salonique, gardienne des mers ouvertes ; Ho Chi Minh, dans ses embuscades, massacre les derniers Européens cramponnés à la péninsule. Et chacun d'eux bombarde, tue, incendie avec des munitions fabriquées par Skoda, de Prague, ou Poutilov, de Léningrad, parachutées par des avions partis de Bucarest, de Sofia et de Vladivostock.

Mais on espère au Kremlin que fusillades et vrombissements seront couverts par les cantiques et aux couleurs nationales, casques et écouteurs pour la traduction. Un service d'ordre (plus sévère). Des hôtesses aux visages ingrats avec flot de rubans sur l'épaule, des projecteurs, une mise en scène digne de Chaillot. Attention délicate, les congressistes reçoivent un superbe sous-main avec pochette de papier à lettres « aux armes » de la colombe et enveloppes « par avion ». Une organisation puissante et qui dispose de capitaux importants.

(toute de noir vêtue, intervention émouvante) ; il y a M. Zillacus, du *labour-party*, qui ressemble à Mme Cotton (inévitable) ; M. Kiefer, délégué du Luxembourg et chef de gare dans le civil (il a oublié sa casquette) ; Nicolas, le métropolite, a le port majestueux, la croix pectorale éclatante et la voix grave. Le congrès emportera la bénédiction de l'église orthodoxe. Une ouvrière de choc de Silésie arbore un shako de velours : le délégué de 300.000 mineurs polonais, qui n'extrait que du charbon pacifique, a droit à une place d'honneur et un plumet multicolore. Mlle Mirta Aguirre affirme chaudement, au nom des femmes cubaines :

— Cuba sera un obstacle sérieux aux plans des fauteurs de guerre...

Dans l'ambiance

— Demandez *l'Humanité, Libération, Action.*

Une foule dense et hétéroclite se presse salle Pleyel. D'un camion stationné rue du Faubourg-Saint-Honoré, un livreur décharge une pile de dossiers. Soudain, il s'arrête et s'écrie :

— V'là un Russe !

Tout le monde se retourne : c'est le métropolite Nicolas. Pour ce brave militant, les Russes portent barbe et klobouk...

Morceaux choisis

Pour atteindre la libraitie, il faut montrer « patte rouge », c'est-à-dire un laissez-passer. Quel choix ! Les classiques d'abord : Karl Marx, Lénine, Staline. *La Tempête*, d'Ehrenbourg, fait bon ménage avec *L'Inspecteur des ruines*, d'Elsa Triolet, et la *Jeune Garde*, de Fadeev. La bande publicitaire de *L'Inspecteur des ruines* porte cette mention :

« J'avais choisi la solitude. »

D'autres ont choisi la liberté. Un ouvrage de Georges Lukacs s'intitule *Existentialisme ou marxisme*. Pour le marxisme, d'accord... c'est ici ; pour l'existentialisme, voir, samedi prochain, Jean-Paul Sartre au Vel' d'Hiv'.

Vodka ? Non, un whisky !

Au bar :

— Garçon, vous avez de la vodka ?

— Non, monsieur !

— Comment, pas de vodka ? Et que boit la délégation soviétique ?

— Du whisky-gin, comme tout le monde...

On consomme sous le signe de la coopération soviéto-américaine, dans cet *american bar*.

Comme à l'O. N. U.

Les « colombophiles » ont vu grand. On se croirait un peu à l'O.N.U. Estrade avec drapeaux

Silhouettes

Il y a le père de Zoé, membre du *presidium* (ce qui signifie comité directeur en russe) : c'est Frédéric Joliot-Curie (cravate rouge, complet gris) ; il y a la maman de Zoia, c'est Mme Liouboh Kosmodemianska (toute de noir vêtue, intervention émouvante) ; il y a M. Zillacus, du *labour-party*, qui ressemble à Mme Cotton (inévitable) ; M. Kiefer, délégué du Luxembourg et chef de gare dans le civil (il a oublié sa casquette) ; Nicolas, le métropolite, a le port majestueux, la croix pectorale éclatante et la voix grave. Le congrès emportera la bénédiction de l'église orthodoxe. Une ouvrière de choc de Silésie arbore un shako de velours : le délégué de 300.000 mineurs polonais, qui n'extrait que du charbon pacifique, a droit à une place d'honneur et un plumet multicolore. Mlle Mirta Aguirre affirme chaudement, au nom des femmes cubaines :

— Cuba sera un obstacle sérieux aux plans des fauteurs de guerre...

Pas dans la ligne

Les orateurs se succèdent, nombreux et divers, des frêles Hindoustanes et d'Israéliens lamentos ; des récitants, à perte d'haleine, égrènent à la tribune des litanies interminables où le mot « paix » revient à chaque répons ; des mères versent des pleurs et proférent les plus classiques détestations ; des enfants apportent des palmes, des soldats font offrande de leurs médailles, tandis que M. Joliot, dit Curie, avec non moins de science que de conscience, crache en public sur son pays.

A la même minute, Mao Tse Toung, l'arme au poing, fonce, des déserts de Mongolie, vers Shanghaï et les ports de Chine ; les rebelles grecs reprennent l'assaut contre Salonique, gardienne des mers ouvertes ; Ho Chi Minh, dans ses embuscades, massacre les derniers Européens cramponnés à la péninsule. Et chacun d'eux bombarde, tue, incendie avec des munitions fabriquées par Skoda, de Prague, ou Poutilov, de Léningrad, parachutées par des avions partis de Bucarest, de Sofia et de Vladivostock.

Mais on espère au Kremlin que fusillades et vrombissements seront couverts par les cantiques et

(Suite page 3.)

Notre justice politique ne condamne pas *ELLE DAMNE !*

par le R. P. BRUCKBERGER

Carrefour *avait salué en son temps l'admirable* Nous n'irons plus au bois, *du R. P. Brückberger. La presse, cependant, n'avait pas été unanime à réserver à l'acte de courage qu'était ce livre un accueil aussi chaleureux et, quelques semaines plus tard,* Le Sacrifice de Bassompierre, *de M. Ambroise Colin, raviva la polémique.*

Désireux de mettre un point final aux discussions qui se sont élevées autour de ces deux ouvrages, le R. P. Brückberger nous a adressé l'article que l'on va lire, et que nous nous faisons un honneur et une joie de publier. La lecture des articles consacrés à Nous n'irons plus au bois *a amené l'auteur à approfondir encore le problème qu'il avait posé et à le définir, ainsi qu'on va le voir, dans ses termes les plus universels.*

Dans une Europe aussi déchirée qu'elle l'est, dans un pays aussi profondément divisé qu'il l'est, c'est encore l'honneur de la conscience de se demander si elle accepte ou refuse la guerre civile totale, c'est-à-dire l'extermination de l'adversaire, sans circonstance atténuante dans le droit et sans limite dans l'espace ni dans le temps, si l'on pose le principe d'une Saint-Barthélémy inexpiable et universelle où le *Cessez le feu !* ne sonnera pour les pelotons d'exécution que lorsque le dernier cœur dissident aura volé en éclats.

Je dis vaguement et exprès *dissident*, non simplement *fasciste*, car on est toujours le dissident de quelqu'un et nous sommes tous sur la liste noire d'une Saint-Barthélémy. Dans un appel à ses anciens camarades du parti communiste, qu'il vient de quitter, Manuel Bridier décrit la situation de conscience de beaucoup d'entre eux, « qui poussent la fidélité jusqu'à n'en faire à la fin qu'une trahison de soi-même ». Il ajoute : « Le danger, c'est qu'ils ne voient pas le danger. Le meilleur d'eux-mêmes les en empêche ». Il reconnaît combien il est dur de briser cette fidélité. « Il faut pour cela quitter ses amis, voire ses légendes ». Il ne méprise pas pour autant la qualité relative de cette fidélité qu'il condamne : « Il faut savoir les trésors de foi, de courage, d'abnégation que représente cette fidélité au parti, cette fidélité à l'erreur elle-même ». Et enfin : « *J'apprécie leur fidélité, alors même que j'y renonce et la crois fatale* ».

Voilà des mots que j'aurais pu signer en mai 1941 quand j'ai brisé une fraternité née sur le champ de bataille et que j'ai dénoncé à mes anciens compagnons d'armes leur « fidélité au maréchal » qui devait les mener à la trahison de la France. Puisqu'il s'agit de la France, est-ce que les anciens camarades de Bridier n'en sont pas actuellement, envers elle, exactement au point où Darnand et mes compagnons en étaient en 1941 ? C'est aussi une fidélité qui égare et aveugle les meilleurs des communistes français. De tout cœur, je souhaite qu'ils rentrent un jour dans la communauté française par une autre porte que celle des Cours de justice. S'ils étaient, eux aussi, vaincus, nous leur serions plus pitoyables qu'ils ne l'ont été. Je ne m'abaisserai jamais jusqu'à mépriser leur fatale fidélité. Le désespoir de l'homme est aussi parfois honorable.

Je n'ai que mépris pour le double jeu, et j'ai trouvé avilissante pour la France cette manière qu'a eue Vichy, sans oser déclarer la guerre à la Russie, d'envoyer des garçons français se battre sur le front russe, avec l'uniforme allemand. Quelques-uns de ces garçons, je le sais, ne méritaient pas cette humiliation, qu'ils ont prise d'ailleurs comme telle, et qui leur a été imposée par leur fidélité au vainqueur de Verdun. Il représentait lui aussi, à leurs yeux, « une immense fraternité... scellée par le sang et le sacrifice ». C'est encore Manuel Bridier qui parle ainsi de la fraternité des communistes et qui assure que c'est là le meilleur d'eux-mêmes

Bien sûr, et c'est là le drame !

Si l'on préfère, et en bonne morale, c'est le double jeu qui aggrave la culpabilité. La sincérité et la fidélité risquent d'ancrer dans l'erreur, mais atténuent la culpabilité. Où l'on voit que les Cours de justice ne sont pas dans la bonne morale. Voilà ce qui est si grave, ce que Me Ambroise Colin et moi avons voulu dénoncer : on a condamné moins l'erreur que la fidélité, moins le crime que la sincérité, et le parjure a été élevé à la dignité d'institution nationale.

Je ne crois pas que le vrai remède à ces conflits aveugles qui menacent de faire sombrer l'existence de notre pays dans la guerre civile inexpiable soit l'extermination des simples et la mise hors la loi de la fidélité. Il faut éclairer la fidélité, non la détruire. Les épreuves par lesquelles nous sommes passés, celles où nous risquons d'entrer sont disproportionnées avec la bonne volonté de la plupart des gens. Je trouve dommage et scandaleux que des pauvres gens ne puissent plus avoir confiance en la parole d'un maréchal de France. Je trouve dommage et scandaleux que d'autres pauvres gens soient tenus de se demander si les chefs de leur parti et de leur classe ne sont pas, purement et simplement, les agents d'un impérialisme étranger. Ce sont ces questions-là mêmes que, dans une société bien faite, on ne devrait jamais avoir à se poser. Malheur à ceux par qui un tel scandale arrive, honte et malheur !

S'il n'y avait au monde que des hommes de génie et des saints, ils n'auraient peut-être pas besoin d'encadrement social pour les soutenir. Une société se doit d'assurer le salut temporel de tous les hommes de bonne volonté : je réclame pour tous ces gens-là même le droit d'être un peu bêtes à l'occasion et d'avoir des vertus moyennes. Bref, je réclame une société humaine ; non une société angélique, où il n'y a d'autre alternative que l'inflexible perfection ou la damnation sans recours. Je réclame une société où « tromper les pauvres, c'est tromper deux fois », comme disait Péguy, où tromper les simples est déshonorant. Mais où, quand on est simple et pauvre, et de bonne volonté, être trompé est un malheur, mais pas un déshonneur ; et où, dans ce cas-là, une voie reste ouverte à la réhabilitation.

Nous avons tous en horreur le geste de Chamberlaine mettant les Saxons entre le baptême et l'échafaud. Les meilleurs évidemment ont préféré l'échafaud, et il n'est pas dit que Dieu ne fût pas avec eux. Notre société moderne n'impose

(Suite page 8.)

APRÈS LA RENCONTRE BELLOISE-STOCK

Tous les "moyens" sont bons

A MONTREAL, Dauthuille-Johnny Greco ; à New-York, Villemain-La Motte ; à Bruxelles, Laurent-Delannoit ; à Barcelone, Ritter-Soldevilla ; à Paris, Stock-Belloise, Charron-Van Dam...

Dans tous les continents et sous tous les climats, la boxe française tient la tête d'affiche. Au Madison Square Garden, au Yankee Stadium, au Forum, à l'Albert Hall, *sur toutes les grandes arènes mondiales de la boxe, les vedettes françaises font recette. Et si le classement de l'ineffable* Ring, *organe officiel de la boxe américaine, s'inspirait des seuls résultats, on verrait, pour la seule catégorie des poids moyens, cinq Français dans les dix meilleurs boxeurs mondiaux..*

A quoi tient cette prodigieuse éclosion ? A l'ascension de Cerdan, entend-on répéter fréquemment. Il nous semble que, au contraire, la suprématie éclatante affirmée depuis bientôt dix ans par le champion du monde serait plutôt de nature à décourager les prétendants. Il est possible cependant que le rayonnement de Cerdan et son destin fabuleux aient apporté une grande part de rêve et de stimulation à des milliers de néophytes, mais la seule vertu d'exemple ne suffit pas à expliquer cette profusion de talents. En réalité, elle est inexplicable. Peut-être si : une conjugaison de hasards heureux, la diversité de style, d'origine et de formation de notre pléiade, leurs éclosions successives depuis dix années, leurs différences d'âge, de méthodes, de moyens physiques...

Notons qu'ils ne font que maintenir et exhausser une tradition déjà ancienne : nous avons toujours tenu un rang assez brillant dans l'histoire des poids moyens, de Carpentier et Marcel Moreau à Edouard Tenet, en passant par Candel et Marcel Thil.

Voici une brève galerie des princes de la catégorie. Et — à tout seigneur tout honneur — nous débuterons notre académie pugilistique par le plus illustre et le plus doué d'entre eux : Marcel Cerdan.

MARCEL CERDAN

Il est de ceux dont personne n'a plus rien à apprendre. A l'envi, les journaux des quatre coins du monde, la radio, le cinéma, la télévision ont répandu sa silhouette et sa légende. Chaque enfant français connaît les détails de la vie et de l'ascension de Cerdan infiniment mieux que la biographie de Racine ou de Du Guesclin. On a déjà écrit trois livres et tourné plusieurs films documentaires qui lui sont entièrement consacrés. Marcel Cerdan achève actuellement un long métrage, *L'Homme aux mains d'argile*, dont il est la vedette et où Alfred Adam reprend le rôle de son manager Roupp.

Depuis trois années bientôt, Marcel Cerdan *ne boxe qu'avec une seule main*. Sa main droite s'est émoussée à force de frapper. Avant son combat contre Harold Green, au début de sa campagne américaine, on lui fit une piqûre de novocaïne qui cessa de faire effet dès le début du combat.

On sut par la suite que le docteur qui l'avait piqué avait parié une somme importante sur son adversaire. Mais on ne sut jamais s'il avait fait ce pari parce qu'il pensait que la main de Cerdan ne pourrait pas tenir ou parce qu'il lui avait injecté une dose insuffisante...

Cerdan fait un rapide signe de croix avant chaque combat. A partir de ce signe fatidique, il est métamorphose. L'homme doux et nonchalant, doué d'un éternel sourire, se transforme en bête de combat.

— Il fait aussi peur qu'il fait mal, disait José Brun, un de ses adversaires, de 1942.

Les succès ne l'ont pas grisé. Il confiait récemment à un ami :

Gilbert PROUTEAU.

(Suite page 6.)

SALON DE L'AVIATION

1929 : LE MOTEUR FRANÇAIS EST LE PREMIER DU MONDE

1949 : LES AVIONS FRANÇAIS VOLENT AVEC DES MOTEURS ÉTRANGERS

Ce mot d'un diplomate : « Il est urgent d'attendre », devrait être inscrit en lettres d'or sur la façade du ministère de l'Air. On en a un exemple caractéristique. Le général Guyot, directeur de la Direction technique et industrielle, poste-clé des fabrications aéronautiques, est mort voici près de deux mois. Il faut pourvoir à son remplacement. La commission présidée par le conseiller d'Etat Surleau aurait déposé un rapport concluant à la nécessité de « reconvertir » certaines usines et de changer les méthodes ou même parfois les hommes dans celles qui continuèrent de se consacrer aux fabrications aéronautiques. Des rumeurs filtrent à ce sujet, provoquant une grosse émotion parmi les cadres et ouvriers. L'application des mesures recommandées n'est pas envisagée sans appréhension au gouvernement où l'on craint de l'agitation dans les usines. On cherche donc l'homme qui, à la tête de la D.T.I., serait capable de prendre la responsabilité de l'opération, tout au moins de la mener à bien.

Les unes après les autres, les personnalités civiles presentées se sont prudemment récusées. Aucune n'est désireuse de se « marquer ». On a donc pensé à un militaire encore une fois. Le militaire lui-même a décliné l'offre ! Le conseil des ministres est fort perplexe. Pendant ce temps, l'aéronautique française continue de se décomposer tranquillement. Cela arrange quelques-uns et fait bouillir les autres d'inquiétude. Partout, j'ai entendu le même appel, souvent angoissé : « Un patron, qu'on nous donne un grand patron ! »

Il en existe. Il y a encore en France des hommes hautement compétents, possédant le caractère de fer qu'il faut pour mettre de l'ordre dans une industrie qui coule et la sauver. Mais c'est ici qu'intervient la formule diplomatique : « Il est urgent d'attendre. »

La vérité est qu'on l'applique à contre-sens. On attend, quand il faudrait agir ; mais lorsque, en revanche, il conviendrait d'attendre, une hâte fébrile règne dans les bureaux.

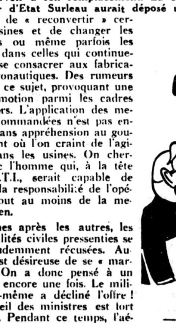
Prenons un exemple. Il s'agit des recherches dans le domaine des fusées. On y a fait appel à des techniciens allemands. Ceux-ci ont donc réfléchi au projet qu'ils pourraient nous présenter sans compromettre l'avenir tout en justifiant leur présence.

« Nous allons vous faire les plans d'un super V 2, ont-ils dit au ministère. Il sera cinq fois plus grand qu'un V 2 et, au lieu de 20 tonnes de poussée, il en développera 100. »

Un projet interplanétaire, en somme, « kolossal », et dont la réalisation ferait pâlir les Amériques.

René BRANELLEC.

(Suite page 8.)



DROLES D'OISEAUX

— En haut, le « Oestrich » naturalisé, monsieur le ministre et, en bas, le « Cormoran » empaillé...

Point de vue de...

« Art. 26. — 1° Toute personne a droit à l'éducation, etc...

« 2° L'éducation doit viser au plein épanouissement de la personnalité humaine, etc...

« 3° Les parents ont par priorité le droit de choisir le genre d'éducation à donner à leurs enfants. »

Voilà un texte aussi clair que possible

Le gouvernement français s'est engagé à propager la Déclaration des Droits. Il a même donné des instructions pour qu'on la lise et qu'on la commente dans les écoles. Va-t-il commencer par la batouer, à la première occasion qui s'offre à lui de l'appliquer ?

Les esprits amers arguent que nous avions déjà une Déclaration à nous qui aurait dû protéger les mineurs et qui, en fait, les a laissés désarmés. D'accord, mais deux Déclarations valent mieux qu'une. Et puis, encore une fois, s'il s'avère que le lendemain du 14 juillet doit servir de date témoin pour envoyer promener dans les faits deux Déclarations solennelles des Droits de l'Homme, c'est du moins un spectacle à ne pas manquer.

Les nationalisations ont déjà révélé le sens exact du slogan « la mine aux mineurs ». Il leur reste à montrer ce que veut dire « l'école aux parents des enfants ».

LES *mineurs de la Grand' Combe sont décidément des gens obstinés. A force de défendre leurs écoles libres, ils finiront par les garder.*

Qu'ils se mêlent toutefois, Dans le domaine de la patience, les radicaux sont rois. Moins sectaires que leurs voisins de gauche et d'extrême-gauche, ils sont plus malins qu'eux pour faire passer les muscades au bon moment ; et si jamais ils ont besoin de redorer un peu leur blason de laïcisme, la Grand' Combe leur sera très précieuse.

Pour le moment, tout va bien. J'ajoute que la nouvelle échéance fixée pour l'expulsion est également fort bonne. Le 15 juillet ! On ne saurait trouver mieux. 14 juillet, fête de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. 15 juillet, tyrannie, injustice bagarre.

On verra.

Mais si j'étais mineur à la Grand' Combe et que j'pousse mes enfants à l'école libre, je me défendrais sur un terrain solide, qui est en même temps un terrain nouveau et où le gouvernement serait en fort mauvaise posture pour se battre.

Le 10 décembre 1948, l'Assemblée générale des Nations Unies a voté une certaine Déclaration internationale des Droits de l'Homme *dont l'article 26 est ainsi rédigé :*

...l'homme de la rue